

Marguerite et le casier à rêves

Paul Savoie

Numéro 145, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, P. (2009). Marguerite et le casier à rêves. *Liaison*, (145), 15–17.

PAUL SAVOIE



Marguerite Andersen

L'ANNÉE 2009 aura été bonne pour Marguerite Andersen, auteure du livre *Le figuier sur le toit*, qui lui a valu le Prix Trillium et le Prix des lecteurs. Plusieurs croiront qu'il s'agit d'un livre autobiographique. Ils auront à la fois tort et raison.

Ce roman nous fait découvrir une octogénaire, Marguerite, en train de songer à la fête d'anniversaire de naissance que les siens sont en train de préparer et à la vie qu'elle a menée. On serait porté à croire que ce livre avec ses nombreux flash-back, a pour but de nous faire découvrir l'essentiel sur son auteure et que pour connaître la « vraie » Marguerite, il suffit de se rapporter à la Marguerite dont il est question dans le roman.

Peut-on affirmer que la Marguerite romantisée est exactement la même personne que celle qui a conçu la protagoniste du roman? Ou s'agit-il plutôt d'un astucieux jeu de miroirs agencé par quelqu'un qui aime fausser les données?

Dans plusieurs de ses romans, Marguerite Andersen nous a exposés à des dédoublements habiles tout en demeurant énigmatique et déroutante. Qui donc est la vraie Marguerite?

L'auteure nous a déjà avertis que, dans son œuvre, elle pratiquait une technique d'écriture qu'elle qualifie d'art

de l'autofiction. Dans *De mémoire de femme*, son premier roman, publié en 1984, l'auteure — ou devrais-je dire son personnage principal — avait recours à un casier à multiples compartiments, meuble qui autrefois servait à ranger des caractères d'imprimerie, pour capter et représenter les différentes dimensions de l'être, ses nombreuses et complexes manifestations dans le quotidien et l'imaginaire. Selon l'auteure, une vie se construit par bribes, en fonction des événements marquants, des drames, des échecs, de perpétuels recommencements, d'espoirs, de défaites, aussi bien que par un quotidien à la fois banal et porteur. Dans la vraie vie, le travail et les responsabilités familiales l'emportent souvent sur le fantasme; le monde familial ainsi que les détails de la vie quantifiable prennent le dessus sur l'univers du songe et de la fabulation. Or Marguerite Andersen est très terre-à-terre. Elle vit dans le concret. Elle ne construit pas son œuvre à partir de projections mais plutôt selon ses perceptions et ses expériences de vie. Le merveilleux laisse souvent la place à l'observation. Le texte est travaillé à l'extrême, ciselé, ramené à sa forme la plus pure.

Ses descriptions procèdent d'une constatation franche et sévère, mais

s'inscrivent dans un contexte d'acceptation et de célébration de ce que la vie a à offrir.

Marguerite nous ancre fermement dans un univers double, celui de l'insertion dans le monde réel et tangible jumelé à celui de mouvements plus larges, ceux qui dépassent le simple geste, l'accumulation des faits, des événements, des mouvements. Dans son œuvre, le détail existe à la fois comme expression d'un moment, mais se déroule également sur un écran beaucoup plus grand, dans un contexte historique et expérientiel bien plus vaste. C'est l'infiniment petit qui finit par l'emporter sur l'infiniment grand, réussissant ainsi à contenir l'ensemble dans le singulier et à l'exprimer.

Andersen joue constamment sur des plans multiples, déjoue les attentes, cherche à révéler par réfraction, un peu comme dans le théâtre Nô, où l'artifice, selon un agencement des formes et du mouvement, communique l'essentiel. Le masque remplace le visage et, dans son aspect neutre, communique aux spectateurs un plus grand nombre de vérités que les traits et expressions du visage ne sauraient normalement le faire. Dans ce sens, Marguerite Andersen se sert de ses quatre propres vérités pour tracer quatre fois plus de chemins de découverte.



Ce qui rend son œuvre fascinante et profondément attachante, c'est l'art de la prestidigitation. Si elle ne faisait que nous inviter à son confessionnal ou se contentait de livrer de façon indiscrete ses secrets, un peu comme dans les séries de télé-réalité, on s'y intéresserait peut-être pendant un certain temps, pour ensuite lui en vouloir de s'être imposée à nous, de nous avoir mis mal à l'aise. Nous lui reprocherions son audace, son profond narcissisme. Or, chose étrange, même si Marguerite Andersen l'auteur est omniprésente dans son œuvre, elle ne donne jamais dans la complaisance. En lisant Andersen, le lecteur sent aussitôt que l'art a transcendé le matériel. C'est le même principe que dans les auto-portraits des grands artistes. Van Gogh, par exemple ne fait pas que reproduire sa propre image sur la toile; il se l'approprie et l'interprète selon sa vision d'artiste. L'image ainsi projetée existe alors au-delà du geste de création, devient sa propre raison d'être, a sa propre existence, selon la capacité de regard et d'observation du spectateur, ou du lecteur. Le visage que le créateur voit dans le miroir devient alors la seule et unique vérité de l'artiste, transformée en masque. À partir de ce moment, on n'a plus besoin de se soucier de l'exactitude de la représentation. Le modèle n'a servi que de prétexte à la création d'une image qui, elle, existe à part entière dans le tableau. Plus l'artiste est habile, plus l'image se détache de son créateur, libre d'être perçue, interprétée, exploitée par la personne qui la contemple.

C'est un peu le mystère de l'art qui se joue ici, l'infini foisonnement du geste de création.

Il faut beaucoup de talent et d'humilité pour réussir ce sortilège, caractéristiques qui décrivent bien Marguerite Andersen. Ceux qui la connaissent savent qu'elle n'est pas imbue de sa personne. Sûre d'elle-même, elle ne cherche pas à écraser les autres. C'est pourquoi tant de personnes lui demandent conseils. Il est intéressant de constater le nombre de remerciements qui lui sont adressés dans les livres publiés par d'autres, souvent des auteures et auteurs en herbe. Elle assume facilement le rôle de mentor, une personne de confiance et de qui on cherche à apprendre quelque chose d'important ou d'essentiel pour son propre cheminement.

Ce que l'on admire le plus chez elle c'est sa rigueur, sa perspicacité, son ouverture d'esprit. Elle n'impose pas ses valeurs, sa méthode d'écriture, mais cherche plutôt à valoriser les qualités qu'elle ressent chez les autres. C'est ce qui fait d'elle

une excellente rédactrice en chef ou directrice ou présidente, responsabilités qu'elle a souvent assumées au cours de son illustre carrière.

Elle est très exigeante envers elle-même et envers les autres, autant qu'elle est généreuse, sensible et accessible. On peut compter sur elle, lui confier n'importe quelle tâche et savoir qu'elle va livrer la marchandise. Par exemple, c'est elle qui, depuis plus de douze ans dirige en solo la publication *Virages*, l'unique revue au Canada français hors Québec consacrée exclusivement à la nouvelle. Une tâche monumentale! Et, tout aussi admirable, Marguerite respecte toujours les délais de production.

Elle est dévouée, entière et n'a pas peur du travail. Lorsqu'elle croit en quelque chose ou en quelqu'un, elle y met toute son énergie et va jusqu'au bout. On ne pourra jamais l'accuser d'être tiède. Tout chez elle est fort, précis, direct. On sait toujours à quoi s'en tenir avec elle: pas de surprises possibles. Elle met cartes sur la table et joue franc jeu. Elle n'a pas de temps à perdre sur les banalités. C'est une femme très sérieuse qui sait où elle va — c'est à prendre ou à laisser.

Elle aurait fait une merveilleuse femme d'affaires, si son objectif principal avait été de faire de l'argent. Dans une entreprise, elle serait sûrement devenue cadre. Dans une armée, elle serait devenue général.

Son jugement, sa rigueur, son esprit d'analyse et son sens d'observation aigu font qu'elle est souvent appelée à siéger dans des comités de sélection ou des jurys pour des prix littéraires. C'est une personne influente qui a des idées fortes et un point de vue précis, ce qui sert d'excellent départ pour arriver à des décisions.

Ma mère aurait dit: elle ne passe pas par quatre chemins, ce qui peut mettre mal à l'aise certaines personnes, habituées aux formalités ou à une façon plus diplomatique de procéder. Pour bien s'entendre avec Marguerite, on n'a qu'à lui parler franchement. Si un problème surgit ou s'il y a un désaccord, il suffit de lui dire clairement ce qui ne va pas. Elle ne sortira pas en claquant la porte. Elle écouterait, respecterait cette manière de procéder, demeurerait ouverte à d'autres possibilités que celles envisagées jusque-là.

Certains diront qu'elle est trop honnête, qu'elle ne se gêne pas pour dire ce qu'elle pense. Or si elle est parfois impatiente, surtout avec les gens qui aiment « tourner autour du pot », c'est parce qu'elle veut des résultats. Lorsqu'elle s'embarque



dans une aventure, ce n'est pas par fantaisie mais par désir d'accomplir quelque chose, de mener le projet à terme.

Pour revenir au personnage principal de son dernier roman, la Marguerite que l'on rencontre en chair et en os, est-ce la même personne que celle que l'on retrouve dans *Le figuier sur le toit*, ou dans *De mémoire de femme*? La réponse, comme la personnalité de cette auteure incontournable, n'est pas évidente. Il ne faut surtout pas croire que c'est exactement la même personne. Ce n'est pas une question d'arithmétique mais plutôt de géométrie. Il faut en prendre et en laisser, avoir recours à toutes sortes de formules pour arriver à la réponse exacte. Et, même là, la réponse ne sera sans doute qu'une autre question, un autre aspect du masque qui ne révèle qu'une partie du visage. Et de quel visage s'agit-il au juste? De quelle expression? Captée à quel moment?

Si on se trouve en tête-à-tête avec Marguerite, dans un café, lors d'un salon du livre, d'une rencontre d'écrivaines et d'écrivains, dans son appartement, rue de l'Esplanade à Toronto, on sait bien que la personne qui se trouve devant nous est une personne bien réelle, très présente, tout le contraire d'un personnage de roman. Il n'y a rien de faux chez elle. Le plus déroutant c'est que *l'autre* Marguerite, le personnage du roman, parce qu'il est si bien étoffé, si bien ancré dans un univers réel et reconnaissable, fait également penser à une vraie personne; mais il demeure un être fictif, produit de la mémoire et du sens d'observation d'une femme qui a une imagination vive et ô combien fertile. La Marguerite qui crée son personnage ne l'imagine pas; par contre, elle se sert de son imagination, de sa capacité de fabuler, pour créer un véritable personnage que la lectrice ou le lecteur a le goût de connaître. On pourrait dire que l'auteure, afin de créer un personnage le plus crédible possible, s'inspire de son vécu pour lui donner vie et le rendre crédible.

Lorsque Marguerite Andersen présente son personnage à un moment et dans un contexte précis de sa vie, ce n'est évidemment pas un documentaire sur ce moment ou ce contexte. La mémoire ment, ne saurait reproduire exactement la même émotion, la même expérience. Elle doit donc re-contextualiser, ajuster selon ce qui a été appris, compris, assimilé au cours des années, depuis la jeunesse allemande. Marguerite Andersen écrit sur les nazis des années quarante selon les expériences qu'elle a vécues depuis et la compréhension qu'elle a maintenant du monde. Tout ce qu'elle a

acquis depuis, y compris le recul, la sagesse, la distance, sert à informer l'histoire racontée. C'est la Marguerite de maintenant qui parle de la jeune Marguerite de la Deuxième Guerre Mondiale. On peut dire que c'est une Marguerite tout autre qui jette un regard sur une Marguerite qui ne saurait exister que dans la structure romanesque qui l'encadre maintenant.

Ce principe de réinterprétation demeure vrai pour la Marguerite d'aujourd'hui. Même si elle parle de quelque chose qui lui arrive maintenant, l'auteure doit ajuster son tir, situer toute action ou pensée ou motivation dans le contexte de l'univers romanesque qu'elle crée. Ce n'est pas un journal que l'auteure nous propose mais une fiction. La Marguerite du roman est la même que la Marguerite de la vraie vie, mais « autrement pareille », comme l'a déjà laissé entendre le titre d'un de ses romans.

S'il fallait choisir entre les deux Marguerites, saurait-on, et pourrait-on le faire? Probablement pas. Les deux visages de la même personne sont tellement imbriqués l'un dans l'autre qu'ils sont devenus indissociables. Ce n'est pas qu'elle joue sa vie mais bien qu'elle a choisi de fusionner sa vie avec son œuvre, elle s'arrange pour que sa fiction, qui est sa vie, se joue en elle. Parce qu'elle est écrivaine corps et âme, elle projette sa réalité dans son univers romanesque, spectacle qui se joue devant nous et qui, si l'on tient compte de tous les prix et hommages qu'elle a reçus à ce jour, plaît à pas mal de gens. Marguerite Andersen, l'auteure est fort appréciée. La personne aussi. Le masque recèle. Le masque révèle.

L'idéal serait de choisir les deux. C'est le moyen le plus sûr de bénéficier de ces deux univers et de se laisser enrichir par eux.

L'auteure et la personne, du pareil au même. Pas tout à fait pareilles. Sans pareille! ||

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.